

MAUVAISE FILLE, du roman au film

L'histoire : Alors que Louise découvre tout juste qu'elle est enceinte, sa mère rechute brusquement de son cancer du sein. Louise se retrouve alors dans une grande confusion, bouleversée d'émotions. Elle se replonge dans l'enfance chaotique qu'elle a vécue, et se sent tiraillée entre une mère qui a besoin d'elle et qui l'a pourtant souvent négligée, et son enfant à naître qui la met face à ses responsabilités.

Du roman au film. Ou plutôt du film au roman. Car c'est dans cet ordre que je l'ai découverte, cette mauvaise fille. On m'en a tant dit sur elle... Et pas que du bien ... Eh bien moi je l'aime, et je ne la trouve pas si mauvaise.

J'avais aimé le film. J'avais aimé la sincérité des acteurs, et la beauté de certaines scènes quotidiennes simplement et parfaitement croquées. Je pense à cet instant trop classique du cinéma, où Louise met du vernis à sa maman dans le coma (on retrouve une scène presque identique dans *Les adoptés*, de Mélanie Laurent). Rien de bien original donc, mais la scène est touchante par son ambiance aigre-douce de soir d'été, qui nous laisse apercevoir le cocon qu'a créé la fille pour sa mère. Une autre scène particulièrement réussie est celle du repas entre amis : on s'y croirait, c'est très spontané, et très proche de ce que l'on peut vivre dans la réalité. C'est bête à dire, mais des scènes comme ça il n'y en a pas tant que ça au cinéma. On a l'impression de dîner avec eux, ou du moins on aimerait être invités. Le film manque parfois de rythme, et accumule les maladresses, mais il réussit l'équilibre délicat entre une immense tristesse et une joie intense, constant paradoxe dans lequel se trouve le personnage, qui devient maman alors qu'elle perd la sienne.

Mais lorsqu'on lit le livre, on découvre d'abord cette écriture simple et enlevée, délectable. En voici un exemple, petit extrait jubilatoire : « Il faut dire que j'ai un problème avec le téléphone, je ne décroche pas, ou je le perds, ou je le fais tomber dans mon bain, ou j'oublie de le recharger, ou j'ai peur de rappeler, de déranger, de tomber au mauvais moment, que la personne se dise zut, encore celle-là, alors à plus forte raison papa, occupé comme il l'est, et cette voix brusque quand il décroche, on n'a qu'une envie c'est d'être une petite souris et de rentrer sous terre. » (*Mauvaise fille*, p.27). J'adore ces énumérations en logorrhée de petites brides de choses anodines mais tellement vraies, qui font sourire parce qu'on s'y reconnaît. Et parfois le style est bien plus direct, mais tout aussi fort, en une phrase elle nous saisit : « Et puis quels sont les mots qui soulagent ? Est-ce qu'ils existent même ? Et où ? » (*Mauvaise fille*, p. 78). Il est clair que notre auteur ne se fait pas d'illusions. Elle sait que les mots ne guérissent pas comme ça. Mais elle les partage et déjà, ça va un peu mieux.

Mais on découvre en plus ce penchant acide plus assumé, plus aigu, encore plus profond. Justine Lévy décrit un ressenti intense, émotions et pensées brutes, par lesquelles on peut tous passer, mais qu'il est difficile d'oser exprimer. Parce qu'elles ne sont pas correctes, pas adéquates, pas logiques, pas catholiques. L'écriture à la première personne nous projette d'autant plus dans l'intimité de la jeune femme, dans ses tourments. Et cela nous bouleverse, nous questionne davantage. Sous ses formes légères, le roman révèle une touche bien grave : elle dit ce qu'on n'ose pas dire, ce qui ne se dit pas, elle va contre les évidences. Elle remet en cause cette maternité qu'on ne lui a pas donnée, et dont elle ne sait donc pas si elle pourra à son tour l'assumer.

Enfin, lorsqu'on lit le livre après le film, on se rend compte de la subtilité de l'adaptation, et de la justesse avec laquelle le film a su cerner les personnages. *Mauvaise fille* est bien moins « plate » (formule québécoise) que l'on ne le croit. C'est une réflexion, une introspection, une confiance et une confession à fleur de peau, qui va droit au cœur. En assumant ses doutes, elle affirme ses sentiments. Elle est honnête, elle est directe. Elle nous met au cœur de son paradoxe, qui transforme son histoire banale en épopée à la croisée des chemins, des vivants et des morts, comme lui rabâche son entourage... Elle nous plonge dans cet interstice, cette brèche que l'on frôle, parcourus de frissons, ce non-lieu qui nous transcende aux confins de l'amour.

Mathilda.

Mauvaise fille est un roman de Justine Lévy, paru en 2009 aux Éditions Stock. C'est aussi un film de Patrick Mille, avec Izia Higelin, Carole Bouquet, Arthur Dupont et Bob Geldof. 1h48, France, 2012.